

**MÊME POUR
NE PAS VAINCRE**

Du même auteur

Dans la nudité du temps

poésie

L'Oreille du Loup, 2007

Urbaines miniatures

poésie

L'Oreille du Loup, 2007

La traversée de l'errance/

La travesía de la errancia

poésie

La Cabra ediciones, Mexico, 2010

STÉPHANE CHAUMET

MÊME POUR
NE PAS VAINCRE

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN: 978-2-02-103956-6

© Éditions du Seuil, février 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Il faut aller jusqu'au bout, même pour ne pas vaincre.

Pierre Reverdy

I

C'était comme si la vis centrale, qui dans sa tête maintenait toute son existence, s'était faussée; elle ne pénétrait pas plus avant et ne se dégageait pas, elle tournait à vide sans mordre sur quoi que ce soit, toujours dans la même rainure; et on ne pouvait cependant s'empêcher de la faire tourner.

Tolstoï

Assis par terre, la saignée des bras sur les genoux, bras ballants, la bière par terre au bout du pied, le front humide, la casquette relevée en arrière dégageant le front essuyé d'un revers de manche, préférant baisser les yeux sur la terre craquelée assoiffée, la terre qui donne soif, que les garder sur la beauté étouffante de l'horizon menaçant, cette saccade de montagnes tout en plis où la mort couve ses œufs, où il faudra retourner avec l'angoisse que l'œuf cette fois vienne éclore pour soi, juste pour soi dans une terrible offrande du hasard qui ne touchera pas l'autre corps à quelques centimètres du sien, autant baisser les yeux sur cette terre toute sèche, poussiéreuse, terne, avec des mottes comme de petits cailloux, et d'une pichenette ou prenant l'une d'elles dans

la main, à peine serrant, elle s'émiette, comme le temps, notre temps ici n'est que ces petites concrétions de terre sèche misérable, fade, qui soudain s'émiette, se pulvérise, plus rien qu'une trace poussiéreuse insignifiante sur les doigts, secs eux aussi, les doigts, leur pulpe, la paume, presque calleux, les ampoules à tenir la crosse, la pelle, le bidon, les bras, la queue, à tenir la bouteille et l'angoisse mais pas la quille. Un œil sur la bière. Et si je la renversais, comme ça, juste à déplacer, à peine, le bout du pied, la coque de cuir de la chaussure sur le gros verre, toc, et la voilà par terre renversée se déversant, la mousse blanche sur la terre sèche, elle la boit, boit ma bière, avec un bruissement de bulles, une tache brune humide sur le sol que je regarde sécher.

« Ta bière! – Fais gaffe, c'est de la pisse mais elle est meilleure que celle qui sort en pression de ta pompe! »

Je la redresse, la bouteille, les regardant, souriant, pourquoi ça ne me ferait pas rire moi aussi?

« Putain c'est l'enfer là-dessous, allez, une petite partie les gars? »

Une fourmi crapahute en tout sens sur un périmètre de terre caillouteuse qui pour elle doit avoir la même échelle que pour moi ces montagnes, sait-elle où elle va, elle ne se pose pas la question, sa nature y répond pour elle, je détourne la fourmi avec une brindille, désorientée elle tournicote puis se repère, repart, déterminée, et nous on nous a balancés là, sans savoir pourquoi, sinon en nous mettant de la bouillie patriotique dans le crâne, mieux vaut ne pas trop chercher à savoir et attendre l'autorisation de se tirer, mais contrairement à la fourmi si on

se paume dans cet espace hostile il nous faut la boussole, la radio, le gradé nous disant quoi faire même s'il ne le sait pas lui-même, un tir de fumigène, l'hélico tel un *deus ex machina*, avec quelques dégâts, pour évacuer les vivants et les regrettables pertes qui ont accompli leur devoir mère patrie et ce con de Mauricio qui après la mort de son pote – à l'assaut qu'il nous criait le capitaine, à l'assaut, tandis que des éclats de la pierre qui nous protégeait nous retombaient dessus en miettes et poussière, le torrent des balles de leurs fusils-mitrailleurs en embuscade qui nous frôlait furieusement, lequel aurait eu les couilles de se lever quand tous, se contractant se repliant sur soi-même, grimaçant, geignant à bout de souffle, auraient voulu rentrer sous terre, se glisser sous la pierre, que Dieu un ange maman n'importe qui nous protège tout en sachant qu'il ne s'agira que d'une question de chance, non seulement de ne pas recevoir une balle mais aussi un ordre absurde –, Mauricio au retour qui chantait complètement bourré mais ça ne l'a pas empêché de se retrouver au trou pour insulte à *Aux chiottes citoyens Baissez vos pantalons, Chions chions, Qu'd'une crainte impure se purge nos troufions!* Parce qu'ils ont la frousse les troufions, la frousse ça tord l'estomac les intestins, la frousse ça pue mais c'est bien naturel. Je pourrais l'écraser la fourmi, il y en aurait dix autres, cent autres, mille, les rats pareil, toujours plus nombreux que nous, quatre-vingts pour cent des espèces animales sont des insectes, ils sont des milliers de milliards, plus d'insectes que d'hommes, plus d'animaux que d'hommes sur cette terre et on se croit les maîtres d'un territoire, quelle illusion, ils existeront

bien après nous les animaux les insectes, bien après la disparition de notre espèce sur terre, et ce n'est pas eux qui viendront nous pleurer, l'homme ne leur manquera pas... Petite fourmi qui rejoint sa colonne, on pourrait leur déverser du napalm aussi, il en viendrait d'autres, toujours, comme eux, j'ai compris ça plus tard que c'était joué d'avance, rien ne servait à rien, ils étaient là ils seraient là, ils luttaient, leurs méthodes ne valaient pas mieux que les nôtres, pourriture tout ça, eux nous la même pourriture en l'homme. Nous embusqués dans la montagne, surplombant le village, la voix du sergent à la radio donnant la position des Fells, Capitaine ils sont en train de réunir les villageois. Attendez. Capitaine il faut intervenir, ils commencent à exécuter, bon Dieu ! les femmes aussi, capitaine, il y a aussi des gamins, ils vont tous les massacrer ! Un peu de sang-froid mon vieux. Vous voulez qu'on pilonne tout le monde ou qu'on vous envoie avec vos gars faire un peu de corps à corps ? Non mon capitaine. Laissez-les laver leur linge sale. On pouvait entendre les cris au loin, peu de balles, le couteau, la machette, ils préféraient économiser les munitions, des silhouettes s'agitaient d'autres s'effondraient. Capitaine, ils se replient, je vous donne la position. Ok, couvrez-vous, on envoie les bidons spéciaux. Au bruit du moteur dans le ciel on voyait les Fells s'affoler, se disperser en tout sens, puis une immense nappe orangée a déferlé sur la pente, dans un grondement furieux, engloutissant la montagne et le ciel dans une masse orange et noir, la montagne en feu, l'odeur qui s'incruste dans le nez, dans la gorge, sur la peau, dans les yeux, on a beau foutre le

foulard, on a beau décoller, la montagne en cendre, se laver, se frotter, l'odeur s'est infiltrée loin, incrustée. Il n'y a ni foulard ni savon contre la mémoire, rien pour récupérer l'odeur du napalm nichée sous un repli de mémoire. Rien pour effacer la vision des cadavres, ces mannequins de charbon, ces poupées noires dont la tête, en la touchant du bout du pied, tombait toute seule.

Je vais pisser et d'entendre le jet sur le mur éboulé derrière j'ai soudain la nostalgie de la pluie sur les toits, la pluie nuée sauvage des orages d'août crevant le ciel, crevant la touffeur, soulageant la terre, les vignes, les plantes, les bêtes, comme j'aimerais la pluie clinquante sur les toits, les vitres, rien que d'entendre la pluie suffirait déjà pour la sentir sur les cheveux, sur tout le corps, dans la gorge, plutôt que ces douches improvisées avec des sacs de peau percés et tendus entre des bâtons, la pluie ruisselante, rafraîchissante, cheveux, corps trempés ruisselants, mais t'excite pas, tu ne fais que pisser...

« Alors tu viens ? »

On ne peut pas être seul. On ne peut pas non plus échapper à sa solitude. On ne peut pas se mettre à l'écart, à moins d'en avoir le caractère, et on a intérêt à l'avoir bien trempé pour faire front et se mettre à dos toute une section. Quel garçon de 20 ans en a la force ? Il y en a eu... Je les ai rejoints, les autres, comme toujours, cartes, foot, paris absurdes, bières, chahuter, rigoler, se défouler, boire, boire, puis se branler... Pas d'intimité, même pour la masturbation. Avec le temps, on finit par ne plus se gêner, on ne cherche même plus à croire que les autres dorment ou vous ignorent, ne se rendant compte

de rien, alors qu'ils s'astiquent pareil. D'intimité, on ne vous octroie que deux moments: quand on reçoit une lettre et quand on chie. Là, on vous fiche la paix. Avec la lettre vous retrouvez, malgré les incompréhensions ou les malentendus, une affection, une chaleur solidaire, par contre quand l'homme chie, il atteint la clarté de sa solitude. Ça, c'est une découverte. Je ne me suis jamais autant branlé de ma vie, et pas toujours par désir; je l'avais dur, je m'ennuyais, ça soulageait un peu... Dans des pissotières de Marseille j'avais lu avant mon départ, amusé et peut-être même un peu ému par cette écriture appliquée *Jeunes militaires ne vous branlez plus tout seuls Venez vous faire sucer chez moi*, mais ma cocotte – pute, fiancée de soldat en chaleur ou appelé facétieux – tu ignorais sans doute comme moi qu'on se branle en chœur à l'armée, et quant à la fellation... Quelques mois après notre rencontre avec Viviane, à mon retour, et tout irait si vite ensuite, les fiançailles, le mariage, les gosses, quinze ans de bonheur en toc puis le divorce, elle avait glissé sa tête un peu maladroitement, se reculant, se mettant presque en boule sous le drap pour être à hauteur, je n'osais pas toucher sa tête ni les mèches de ses longs cheveux qui lui dissimulaient le visage de peur qu'elle pense que je l'incite, la pousse à le faire, ma tige déjà raide, mes muscles tendus dans le désir, j'ai frémi à sentir ses lèvres humides prendre mon gland, juste le gland que ses lèvres chaudes et douces refermaient sur l'ourlet, sa langue qui bougeait légèrement, et peu à peu sa bouche tout en restant moulée à mon sexe est allée le chercher plus loin, se l'enfonçant plus profond, et j'ai ouvert les yeux,

et j'ai vu les sexes coupés dans les bouches des soldats, le visage des copains tuméfié noir, crispé, gorge éclatée avec ça dans la bouche que Viviane me suçait, et j'ai vu cette petite fille pétrifiée assise sur la margelle d'un puits, absolument immobile, paralysée, dans la bouche la bite du cadavre de son père à ses pieds, les paras venaient de passer, ça s'appelle la vengeance, voilà. Quand une armée a pour morale la vengeance, il faut s'attendre au pire. J'ai aussitôt débandé, et Viviane qui continuait, essayant pleine de bonne volonté et d'amour de me revigorer, me demandant « ça ne te plaît pas ? » et moi balbutiant « non, non, ce n'est pas ça », cherchant à la ramener près de moi, « ce n'était pas bien ? je t'ai fait mal ? je le fais mal c'est ça ? », comme j'aurais voulu qu'elle se taise, qu'elle ne pose pas de question, je voyais son regard interrogateur qui me torturait parce que je ne pouvais rien dire, j'avais à peine les mots pour la tranquilliser, « ne t'inquiète pas, viens là, ce n'est pas toi », je sentais un silence se glacer en moi, congelant les mots, j'aurais voulu que... non, c'était impossible, quelle jeune fille délicieuse comprendrait que vous suçant vous voyez une petite fille littéralement pétrifiée d'effroi les yeux grands ouverts, les bites coupées de vos camarades enfoncées dans leur bouche, le médecin qui allait tout recoudre pour que le cadavre soit plus ou moins présentable à la famille, dans son uniforme la famille ne saurait pas, ne se rendrait même pas compte que leur cher fils cher fiancé n'avait plus de couilles mais une belle médaille, on cacherait la cicatrice au cou, on emmènerait vite la mère avant qu'elle ne s'effondre, Mort pour la France, mon cul, Votre fils est

mort en accomplissant son devoir, en héros, ah ah, un type qui luttait contre les nazis ou Franco, il n'est pas mort pour rien mais eux, pour quoi ils ont été sacrifiés ? pour la pacification ? pour la mission civilisatrice ? pour l'union nationale ? la grandeur de la France ? Tous les morts d'Algérie sont des morts pour rien, sans gloire. Il n'y a pas eu de héros en Algérie, juste des pauvres types sacrifiés sans état d'âme par leur marâtre patrie, victimes de la lâcheté et de l'inconséquence des politiques, de leur terrible aveuglement, et du nôtre. Comme vous nous avez bien enculés ! Il avait raison Mauricio, « la quille, il disait, tu es heureux d'aller la chercher, mais ça fait deux ans qu'on te l'enfonce dans le cul. » Les seuls héros finalement de cette guerre sont ceux qui l'ont désertée. La peur de paraître lâche nous rend lâche. Suivre, imiter, se laisser emporter par l'incompréhension, la peur, la frustration, la haine. Au milieu des gus qui ne se sentent plus pisser parce qu'ils ont une arme à la main, leur illusion de puissance ou l'envie de passer les nerfs, la peur, la frustration, la haine. La masturbation ça lasse à la fin, alors si on dispose d'un autre manche, une arme automatique, c'était ça la formule : on bute on baise on boit. On se branle plus qu'on baise d'ailleurs, même avec les putes des BMC. D'ailleurs je ne les ai vus qu'une fois les camions, quand on était venu cantonner dans une base de paras, on voyait davantage les camions de bières que les camions de putes, les bières c'est entre dix et vingt par jour, ça vous forme des alcooliques de servir la patrie.

« Encore un verre ? ce n'est qu'un petit gamay, je sais bien, mais c'est gouleyant. »

Ça n'efface pas les souvenirs comme d'un coup d'éponge, ni l'angoisse de cette accumulation d'échecs qui modèle sans forme ma vie, mais ça les rend flous, lointains, si peu importants au fond, l'alcool c'est la dose magique d'indifférence, et comme toute magie, éphémère...

Les officiers se sont raflé les trois plus potables et le reste de la troupe fait la queue derrière un camion bâché, pour farcir une viande avachie mastiquant du chewing-gum, ne prenant plus la peine de faire semblant de geindre, et les gars ont encore le cœur de grimper dans le camion à la suite de dizaines de militaires affolés, pleins, pressés, chiens fous, des gamins excités ou teigneux. À un type agressif qui s'impatiente, une fille sortant la tête pour respirer sans doute répond « Va voir l'aumônier, t'auras moins de queue. » On s'esclaffe et lui s'éloigne, gueulant qu'il ne donnera pas un rond à cette pouffiasse, lançant des coups de menton en signe de défi à qui le chercherait. En descendant ils ont une drôle de tête, ils fanfaconnent, rebouclent ostensiblement leur ceinturon dans un geste de mauvais cinéma, regardent leur montre, éruent quelques injures obscènes et banales, affichent une mine cynique ou ravie, et ceux-là se font charrier, qu'ils vont pouvoir écrire à leur mère qu'ils ne sont plus puceaux, qu'ils vont devoir payer leur coup après l'avoir tiré pour la première fois, et quoi qu'il en soit tous se dirigent vers le bar... Je suis dans l'une des deux queues (avant d'en avoir le droit il a fallu en faire une autre, devant le toubib, lui montrer sa bite, une bite propre et sans chtouille), une pour les trois puttes arabes, une autre pour les trois puttes européennes, quand soudain j'ai la vision du vagin de ces

pauvres filles, j'imagine l'état d'une pêche tripotée par des dizaines et des dizaines de doigts... Mon tour venu, je sens le dégoût me monter à la gorge et mes couilles se crispent, je me retourne vers le suivant et lui dis « Vas-y avant moi, il faut que j'aïlle pisser. » Quand je quitte la file, on me chambre bien sûr et moi aussi je fais le malin, « je vais pisser, garde-moi ma place, je ne veux pas passer après Fredo et choper ses morpions », mais je n'ai pas l'intention de revenir. Il y a ceux qui choisissent la pute arabe pour l'exotisme, d'autres par vengeance, pensant qu'elle a peut-être été enlevée, fille, sœur ou femme, à un Fell parti au maquis, ceux qui choisissent l'Européenne par convention, par goût, ou par dégoût de l'Arabe, qui pour rien au monde ne paierait pour baiser une Arabe, mais que ça ne gêne pas de violer.

« Les putes des BMC c'est à vous rendre préférable le viol, a dit un type au comptoir, déjà bien éméché. Quand on va aux putes ici ce n'est pas pour le plaisir, c'est pour la rage. Tu sais pourquoi ce con de capitaine collectionnait toutes ces capsules de bière ? Non ? Ça t'étonne, hein, qu'on collectionne les capsules de bière, surtout qu'elles sont toutes pareilles, tu n'as même pas l'ombre d'un petit soupçon, ce n'était pas pour s'en faire un collier comme d'autres avec des oreilles de Fellagas, ces capsules de bière il les a gardées pour les fourrer une à une dans la chatte de la première pute arabe qu'il s'est tapée. Mais pour une prisonnière, à Alger, il a préféré le saucisson de porc. Il lui a fourré un saucisson de porc dans le vagin, si ce n'est pas du gâchis, hein ? Et comme elle refusait de parler, il l'a fait prendre par deux volontaires. C'est

quand il lui a remis le saucisson, lui promettant que ça allait être le tour du chien, qu'elle a fini par balancer son père. L'histoire ne dit pas qui a bouffé le saucisson, je te laisse deviner. Et après il faut se mettre au garde-à-vous devant des types comme ça, médaillés d'Indochine. Et on en trouve même pour lui lécher les bottes et le trou du cul.

– Ferme ta grande gueule », conseille menaçant un petit gradé qui s'enfile ses bières sournoisement.

Je vais à l'infirmerie, une douleur me cogne entre les tempes par à-coups, comme une rafale qui n'en finit pas de revenir, avec une nausée, mais ça doit être la bière à moitié chaude. Le docteur est en train de me refile de l'aspirine et un truc pour l'estomac, quand on perçoit des mouvements de panique et une clameur qui vient défoncer la porte. Des types apportent un corps à moitié inconscient dans un drap plein de sang, ils le tiennent comme une civière, c'est la plus jeune des prostituées. « Attendez, mettez-la ici. Qu'est-ce qui s'est passé ? demande le médecin. – Je n'en sais rien, un problème avec ses règles. – Je ne sais pas si c'est les règles mais elle se vide, dit un autre gars. – Vos gueules, bon allez, sortez, et allez me chercher Blaise. Toi, continue le docteur en s'adressant à moi puisqu'il m'a sous la main, fais-moi bouillir de l'eau. » Un officier présent lui dit : « Il y a eu un petit accident... Qu'est-ce qu'elle a, doc ? – Ce qu'elle a ? lui répond le docteur (et si ce n'était sa façon ironique de reprendre la formule de l'officier, on ne pourrait pas vraiment savoir si sa froideur est d'indifférence ou d'indignation). Juste *un petit accident*, perforation de l'utérus. »

Pendant des jours et des jours l'accumulation des peurs qui à l'intérieur de soi viennent faire une concrétion comme s'accrochent et se fondent ces mollusques à la roche, l'angoisse sournoise et le climat à haute tension annihilent les désirs sexuels. Puis ils resurgissent par surprise, violemment, au cours d'une fouille dans un village par exemple, une femme tirée par son vêtement, la nudité d'une cuisse qui s'en échappe, un regard, un voile qui tombe... Ou bien je fais ma lessive dans un baquet, la blancheur du paysage ébloui de soleil, l'humidité de mes mains, l'odeur du savon, ma sueur, et je vois cette fille de Tours au lycée, les classes n'étaient pas mixtes mais on se croisait à la sortie, on se regardait un peu plus longtemps qu'un regard ordinaire, elle m'a même souri une fois mais on ne s'est jamais adressé la parole. Des copains à moi connaissaient des copines à elle, et on s'est tous retrouvés à un bal. J'ai dansé avec elle, sa main était un peu moite, douce, je sentais sa chaleur contre moi, sa poitrine me frôlait, un moment merveilleux, mais aucun n'a osé faire le premier pas, j'en avais une terrible envie et je n'ai même pas osé lui demander si on pouvait se revoir, se donner un rendez-vous, j'étais sans doute trop troublé sur le moment, je ne voulais rien gâcher, continuer à sentir l'odeur un peu sucrée de ses cheveux, sa chaleur légèrement humide, et je la revois, sa longue robe, la rondeur de ses seins sous le tissu, sa main dans la mienne, les gouttes de sueur sur son front, je donnerais tout pour la voir apparaître, qu'elle me fasse signe de laisser tomber la lessive, qu'elle me laisse toucher sa jambe en cet instant où mon esprit